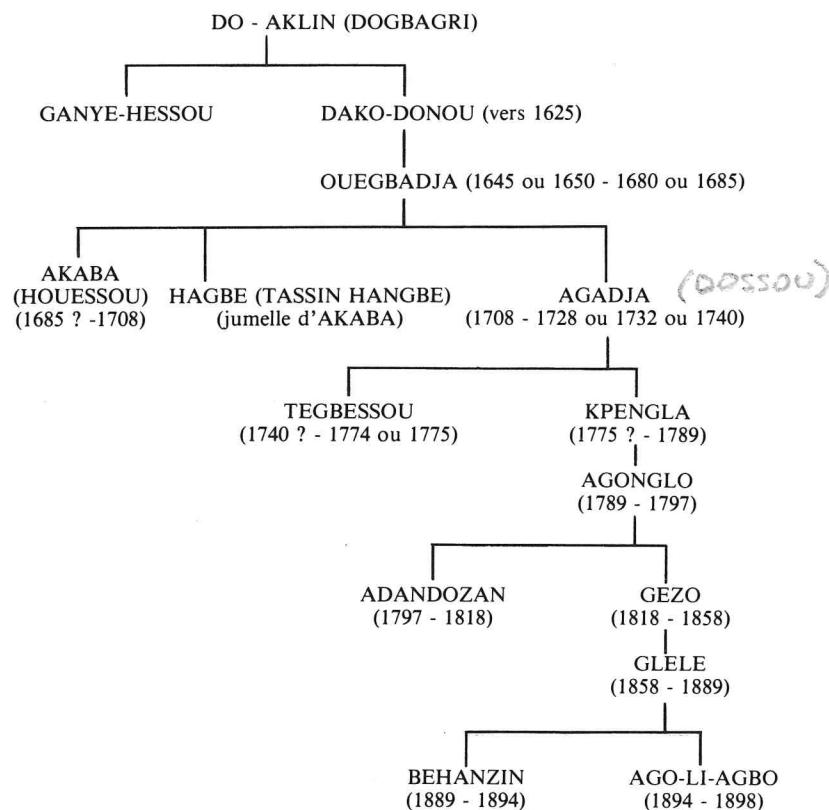


LES ROIS DU DANHOMÉ (tableau généalogique)



Sources : A. Le Hérisse, P. Mercier, J. Pliya, R. Cornevin.
N.B. : J. Pliya, au contraire des autres sources, indique que Ouegbadja est le fils de Ganye-Hessou.

ANNEXE I PETIT GUIDE HISTORIQUE DU DANHOMÈ

Les origines légendaires du Danhomè

Un jour qu'Adowi, une femme du roi de Tado (1), allait ramasser du bois dans la forêt, elle se trouva en présence d'une panthère mâle qui sauta sur elle. De cette rencontre naquit Agassou, le fils de la panthère, l'ancêtre du lignage danhoméen.

En même temps que cet être moitié humain, moitié fauve, la mère mit au monde une petite panthère qui s'enfuit aussitôt dans la brousse, un autre garçon normalement constitué, prénommé Goun, et une paire de Colombes blanches, dont la possession sera gardée secrète par les descendants d'Agassou et dont l'héritage devait devenir, plus tard, la garantie de la légitimité pour la succession sur le trône d'Abomey (2).

Élevé dans sa famille maternelle, Agassou vécut à la cour de Tado où il se distinguait par son aspect physique et sa force, car c'était un homme grand, roux, velu, qui portait des ongles très longs à l'instar des griffes d'une panthère (3). Aucune fille ne voulant épouser cet individu mi-homme, mi-animal, sa mère lui donna en mariage une de ses tantes. Il en eut de nombreux descendants qui briguerent, en vain, le trône de Tado.

L'un d'entre eux tua le prince héritier, Adja, et brisa la calebasse symbolique dans laquelle buvaient les rois de Tado, afin qu'aucun souverain ne s'y désaltère plus, ce qui devait signifier la disparition du royaume. En même temps, il fit le serment de ne plus jamais boire dans une calebasse taillée à la manière *adjia*, c'est-à-dire dans le sens longitudinal, la plupart des ethnies coupant le fruit horizontalement. Cet interdit est encore respecté par les familles principales d'Abomey (4).

Les mobiles de celui qui fut surnommé Adjahouto, « le tueur de Adja », diffèrent selon les versions de la tradition. Pour les uns, l'action lui aurait été dictée par le dépit de ne pouvoir accéder au pouvoir (5) ; pour d'autres, il s'agirait d'une vengeance (6). En effet, Kokpon — le futur Adjahouto ? — ayant été nommé roi, aurait été enlevé par certains princes, ligoté, baillonné et jeté dans un lac pour y être noyé ; il aurait survécu miraculeusement et

et aurait puni de mort celui qui avait pris sa place...

Quelles qu'aient été ses raisons, Adjahouto quitta Tado avec sa famille et ses partisans, emportant le crâne de l'ancêtre Agassou, sa lance, sa chaise de parade (*kataklé*), ainsi qu'un instrument de musique archaïque (*adjoguin*) formé de baguettes où coulissaient des anneaux (7). Ayant traversé le Mono, il se déplaça vers l'Est, en implantant des villages dans chaque lieu où il séjournait, puis il parvint dans la région où il s'installa définitivement en fondant le royaume d'Allada. Là, reposeraient désormais les restes d'Agassou.

Son État prit rapidement de l'importance. Cependant, des querelles intervinrent entre ses successeurs, ses fils ou ses petits-fils selon les versions (8). Ils décidèrent de se séparer : tandis que Meidji demeurait roi d'Allada et conservait la lance sacrée d'Agassou, son frère Zozérigbé partit vers le sud-est en emportant l'*adjoguin* : il devait créer le royaume de Porto-Novo. Le troisième frère, Do-Aklin, muni du *kataklé*, prit la direction du nord, en compagnie de ses deux enfants, Ganyé-Hessou et Dako-Donou, qui ramènerent son corps à Allada lorsqu'il mourut, quelques années après. De lui allaient descendre les rois du Danhomè.

Tel est le mythe qui explique la communauté d'origine des dynasties régnant sur trois des principaux États avoisinants la côte des Esclaves, et qui affirme leur parenté avec un quatrième, le royaume de Houéda, fondé lui aussi par un prince originaire de Tado (9), vers l'époque où les trois frères se séparaient à Allada, c'est-à-dire vers la fin du XVI^e ou le début du XVII^e siècle. Le recours à une paternité extraordinaire, voire monstrueuse est avant tout symbolique. Selon le Père Bertho, il traduit, en réalité, la violation d'un interdit matrimonial endogamique opéré par le roi de Tado — représenté par la panthère mâle —, lorsqu'il épousa Adiwa. Celle-ci était, en effet, originaire d'un autre village, dont elle s'était sauvée en emmenant un fils qu'elle y avait eu avec un de ses compatriotes. En outre, la quadruple naissance qui suivit ce mariage est évoquée pour expliquer, vraisemblablement, un « héritage complexe de multiples prescriptions et tabous coutumiers ». Il fallait, en effet, frapper le souvenir par des événements forts, exceptionnels, anormaux. La panthère, peut-être choisie comme animal totem à cause de sa ressemblance avec l'ancêtre, est devenue l'emblème symbolique de toute la collectivité familiale dont les membres portent sur les tempes le tatouage générique : quatre mouchetures rappelant les griffes du félin.

Ce passé commun implique des rapports originaux entre les groupes issus des mêmes personnages et qui s'affirment « Agassouvi » (fils de la panthère) ou « Aladahonou » (appartenant à la maison d'Allada (10). Ainsi, le roi du Danhomè se rendait à Allada pour y participer, aux côtés du souverain en place, aux grandes fêtes

religieuses destinées à honorer les ancêtres. Bien plus, chaque nouveau roi du Danhomè devait, dès son intronisation, subir à Allada une initiation secrète au cours de laquelle il « voyait » les esprits d'Agassou et d'Adjahouto et se faisait tatouer les marques royales : cinq scarifications sur chaque tempe, ainsi que trois sur le front (11).

Cependant, tout en pérennisant des liens fondamentaux, les récits traditionnels mettent en lumière les dissensions, les divergences d'intérêts entre les protagonistes et ils justifient la création de royaumes séparés. Dès lors, chaque ethnie développe son histoire, ses propres mythes (12).

La fondation du royaume du Danhomè

Au Danhomè, les sources orales valorisent l'action de la dynastie à laquelle elles attribuent la création de l'État ainsi que son nom. Selon la tradition, c'est en effet le petit-fils de Do-Aklin, Aho, appelé également Ouegbadja, qui fonda et organisa le royaume et c'est l'un de ses propres fils, Houessou, le futur roi Akaba, qui lui donna sa dénomination.

Ouegbadja consolida l'installation des transfuges d'Allada commencée par son père, Dako-Donou, et par son oncle, Ganyé-Hessou, sur le plateau d'Abomey. Son nom et son emblème — illustrant sa devise : « le poisson qui s'est échappé de la nasse n'y rentre plus » reconnaissaient sa qualité d'étranger dans la région choisie mais affirmaient sa détermination d'y rester avec son clan : « Nous sommes des étrangers et pourtant nous sommes chez nous ici » (13).

Les habitants autochtones, les Guédévi, étaient gouvernés par un Conseil réunissant les chefs de village, lesquels assumaient, par rotation, la responsabilité suprême de la collectivité. Ouegbadja, admis à participer au Conseil, attendit son tour. Il administra alors le pays avec sagesse, développa l'économie et, fort de l'appui du peuple, refusa d'abandonner le pouvoir. Au cours d'un grand festin, il annonça sa décision, que les autres chefs furent contraints d'accepter (14). L'un d'eux, ayant montré quelque réticence, fut battu sur l'ordre du souverain et se soumit par ces paroles : « Ouegbadja frappe ceux qui refusent de le saluer et remplit le ventre des autres. Respectons celui qui donne, et devant lui, couvrons de poussière nos fronts, nos cheveux et nos bras » (15).

Dès lors, Ouegbadja créa un véritable gouvernement, nomma des ministres, organisa l'armée. Il fonda la fête annuelle des Coutumes, destinée à renforcer la cohésion du peuple autour de son roi. Là, en présence de la foule, il rendait la justice, recevait les

rapports des administrateurs auxquels il donnait ses ordres, présidait un défilé militaire, honorait ses ancêtres par le sacrifice d'esclaves de guerre, distribuait des cadeaux (16).

Il fit de sa maison, Agbomè ou Abomey, la capitale du royaume. Entourée à l'origine d'un mur épais et d'un fossé, elle se transforma pour devenir un grand palais, isolé par plusieurs enceintes dont les portes étaient gardées par des guerriers. Des expéditions armées lui permirent d'agrandir son territoire. Il symbolisa ses succès par le choix d'un nouvel emblème : l'éléphant.

Cependant, le développement de la puissance des Agassouvi avait mécontenté nombre de chefs voisins. La légende veut que, pour tenter de les éliminer, Ouegbadja ait agi par ruse et par provocation. Il conseilla à son fils Houessou d'aller trouver l'un de ces chefs, un nommé Dan, et de lui demander une parcelle pour y bâtir sa maison. Ce dernier ne pouvant refuser, sous peine de manquer aux lois de l'hospitalité, répondit favorablement. Peu de temps après, sa case étant devenue trop petite, le jeune homme réclama, pour l'agrandir, un autre morceau de terrain, qui lui fut accordé pour les mêmes raisons. Mais le propriétaire décida de tendre un piège et de tuer le quérant. Le prince en réchappa. Il se presenta alors devant celui qui avait désiré sa mort et exigea une nouvelle terre : « Tu bâtieras bientôt sur mon ventre ! » répondit Dan en se moquant de lui. Houessou, en colère, lui enfonça dans les entrailles un épieu qui servit de fondation à sa maison. « Dan homè », la maison sur Dan, devint donc le nom du pays sur lequel il allait régner à la mort de son père (17).

Cette explication, pourtant, est contestable car l'événement est censé se situer vers le milieu du XVII^e siècle, alors que Léon l'Africain, qui visita le Soudan — le pays des noirs — vers 1507, mentionne le royaume de Dauma dans ses écrits (18), et que le nom de Daouma ou de Daumé figure sur des Atlas édité entre 1560 et 1575 (19). Sans doute faut-il considérer la version traditionnelle comme symbolique : le royaume d'Abomey s'est installé et développé dans une région dont les chefs autochtones portaient le titre de Dan ; il s'est donc organisé « dans la maison de Dan ».

Houessou succède à son père Ouegbadja en 1680 ou 1685, alors qu'il est âgé de plus de cinquante ans. Ayant attendu le trône pendant longtemps, il prend comme symbole le caméléon « qui marche lentement mais parvient pourtant au sommet du fromager, l'arbre le plus haut du Danhomè » — ce qui explique son surnom, le mot Akaba désignant cet animal (20). Il doit régner conjointement avec sa sœur jumelle, Tassin Hangbé (ou Hagbé) car une coutume veut que les jumeaux soient traités exactement de la même manière (21). Cependant, la reine semble posséder une autorité réduite par rapport à celle de son frère, qui a seul chaussé les sandales brodées de Ouegbadja, insigne du pouvoir.

Le souverain complète l'organisation du gouvernement, qui ne subira plus de changement majeur par la suite. Désormais, le *Migan*, bourreau de la cour, devient le ministre le plus important. Lors des réunions ou des conseils, il se place immédiatement à la droite du monarque, dont il a été le premier à prononcer le nom après l'intronisation. A la gauche du roi siège le *Méhou*, dont la situation a rétrogradé, puisqu'il était auparavant le principal ministre. Cependant, il conserve ses fonctions : chargé des affaires étrangères, il doit également surveiller les princes et les princesses et, s'ils commettent des fautes, s'assurer de l'exécution des sentences prononcées à leur encontre.

Les autres responsabilités sont assumées par l'*Adjaho*, qui dirige la police et l'administration du palais royal, le *Tokpo*, ministre de l'agriculture et du commerce, l'*Akplogan*, gardien des tombeaux royaux et ordonnateur des cérémonies religieuses, le *Gahou* (ou *gaou*), commandant en chef des armées pendant les batailles (22).

L'attention particulière accordée à l'organisation des forces militaires s'explique par l'expansionnisme danhoméen. La période d'Akaba est marquée par des guerres contre les *Ouéménou*, populations riveraines du fleuve Ouémé. La lutte est longue et difficile, puisque les ennemis parviennent même jusqu'à Abomey qu'ils incendent, mais les Danhoméens résistent. C'est au cours de ce conflit qu'est mentionnée pour la première fois, dans des récits traditionnels *ouéménou*, la présence aux côtés des guerriers danhoméens, d'une troupe de femmes armées de lances, d'épées, de casse-tête et d'arcs (23). Elles se battent avec tant d'ardeur, que les ennemis, impressionnés, créent à leur tour une milice féminine qui sera d'ailleurs éphémère (24).

Les assauts répétés des Danhoméens aboutiront à l'extension de leur territoire : en 1708, alors qu'Akaba meurt, victime de la variole, ses guerriers portent un coup décisif aux *Ouéménou*, à la bataille de Lissézoun. Selon la tradition, la reine Tassin Hangbé s'est alors déguisée en roi pour cacher la nouvelle de la mort du souverain et ne pas démoraliser l'armée (25). Grâce à son subterfuge, les troupes ont gardé leur cohésion et remporté la victoire, repoussant la frontière orientale du Danhomè jusqu'à l'Ouémé.

L'expansion territoriale jusqu'au littoral

A la mort d'Akaba, son héritier, Agbo Sassa, est âgé de dix ans. Tassin Hangbé, qui n'était montée sur le trône que parce qu'elle était la sœur jumelle du roi, ne peut continuer à régner désormais puisqu'elle est une femme. C'est leur frère cadet, Dossou — nom donné habituellement aux frères puînés de jumeaux (26) —, qui, conformément à la coutume, assume la régence, tâche dont il

s'acquittera sérieusement. D'après les sources orales, le jeune prince, au bout d'un certain temps, alla trouver son oncle pour lui réclamer le trône. Celui-ci fit apporter une bouillie sucrée au miel et en servit à son neveu qui, ayant terminé sa part en redemandait. Dossou lui répondit : « Eh bien ! le trône du Danhomè est comparable à cette bouillie au miel ; celui qui en a goûté, ne peut plus s'en passer. Je ne veux pas te rendre le trône de mon frère » (27). Agbo Sassou comprit la leçon et, comme il avait peu de partisans, il préféra s'exiler sans insister pour imposer le respect de ses droits.

Dossou devient donc roi sous le nom de Agadja, premières syllabes d'une phrase que l'on traduit par : « le bois en branches ne peut être mis au feu », parabole signifiant que « les fils de Ouegbadja n'ont pas encore terminé leur carrière » (28). Il considère que sa position de cadet lui confère une supériorité sur son frère et l'affirme dans sa devise : « Le sagbadjou (29) ne fructifie pas au temps des haricots, le sagbadjou fructifie après eux mais produit davantage » (30).

De fait, ce souverain, que les voyageurs européens contemporains appellent aussi Guadja-Trudo, poursuit et amplifie l'œuvre de son prédécesseur. Cependant, du côté oriental, il se heurte à la puissante cité d'Oyo, peuplée de *Yorouba*, dont l'armée comprend une forte et intrépide cavalerie. Celle-ci envahit le royaume, obligeant le souverain et ses troupes à fuir jusqu'au fleuve Mono, qu'ils ne peuvent franchir à cause de la pleine crue. La situation semble désespérée. D'après la tradition, Agadja réunit alors le conseil. Les chefs de guerre proposent d'attendre les ennemis et de résister jusqu'au bout : « Au dernier moment, le Roi, sa famille et tous les chefs se tueront en se rassemblant près des barils de poudre qu'il fera sauter » (31). Le dernier à parler, à cause de son jeune âge, est le prince Awissou, le futur roi Tegbessou. Il propose un plan hardi, que l'on adopte : tout le monde entre dans l'eau et, en longeant la rive vers le nord, se cache dans les taillis. Les *Yorouba* ayant perdu leurs traces, repartent mais, avant de quitter le pays, ils pénètrent dans Abomey, saccagent le marché, brûlent les maisons.

Agadja, dont l'essentiel de l'armée a ainsi été préservé, doit pourtant accepter la suzeraineté d'Oyo, vers 1712, et lui livrer un tribut en signe de soumission.

Chaque année, le vassal devra envoyer 41 jeunes gens, 41 jeunes filles, 41 fusils, 41 barils de poudre, 41 ballots de pagnes, 41 paniers de perles ou de corail, 41 bétiers, 41 chèvres, 41 coqs, 41 poules. Pour comprendre l'importance du nombre 41 et son caractère symbolique, il faut savoir que dans la mythologie des peuples *fon* et *yorouba*, *Mahou* (Dieu) compte 41 fils, dont la Terre (32). Aussi, ce nombre est-il associé à tout ce dont on veut renforcer le caractère sacré (33).

Le Danhomè, à plusieurs reprises, tentera, en vain, de briser l'emprise d'Oyo. Il faudra attendre plus d'un siècle pour que Gézo parvienne à l'en affranchir.

Ses échecs devant les *Yorouba* d'Oyo conduisent Agadja à regarder vers le Sud. Il réussit à agrandir son pays, auquel il donne une façade maritime. Jusqu'alors, le commerce du Danhomè avec les négociants étrangers installés dans les forts du littoral passait par le royaume d'Allada et par celui des *Houéda* de Savi (Xavier). La conquête de ces deux États permet l'accès direct à la côte. Agadja prend d'abord Allada, en 1724, puis, en 1727, il se tourne contre le roi (*Dè*) Houffon qui règne à Savi. Selon la tradition, il avait organisé le mariage de sa fille Naguézé avec son futur adversaire, afin qu'elle l'informât régulièrement de l'état des forces militaires de son époux. Bien plus, lorsque les troupes de son père passent à l'attaque, montant à l'assaut des murailles de la capitale *houéda*, elle mouille toute la poudre à canon, neutralisant l'artillerie des défenseurs (34).

Les sources orales recueillies récemment chez les *Houéda* par le professeur Emmanuel Karl (35) confirment cette ruse d'Agadja et montrent les moyens magiques et matériels qui conduisirent Houffon à sa perte. Les événements sont contés ainsi par les descendants des victimes (dont nous avons conservé la façon de parler) (36) : « Dè Houffon eut affaire à Agadja. Le roi a décidé de casser Savi et d'en expulser les habitants. Mais notre roi n'était pas le dernier venu. Il avait des puissances. Il possédait en effet deux *sossi* [queues de cheval], une noire, (...) une blanche. Quand les Fon attaquent et que les siens alarmés accourent pour l'en avertir, Dè Houffon se mettait à rire et leur disait : « Laissez-les faire ». Et dès qu'il prenait le *sossi* noir et l'agitait, les Aboméens tombaient raides morts. Il n'y avait que les chefs de guerre et quelques dignitaires qu'ils laissaient vivants. Les Aboméens inquiets décidèrent de lui donner une femme à épouser. Ils lui ont donné une fille en mariage. La fille est venue elle-même d'Abomey pour l'épouser.

Malgré ce mariage, Agadja venait pour le casser. Dè Houffon disait à sa femme Aboméenne : « Comment ton père peut-il encore venir me casser ? Enfin, toi, tu ne feras rien contre moi ! Hein ! »

Et dès qu'il laissait la femme dans la chambre pour sortir, les hostilités tournaient mal pour les Aboméens. Cette constance des revers étonnait toujours les Aboméens. Mais la femme de Dè Houffon et son royal père étaient de mèche dans un complot. La femme faisait des gris-gris pour obtenir les secrets de son mari. Un jour, la femme le mit en joie en l'enivrant copieusement. Le roi vendit alors la mèche en disant : si j'agite cette queue, les ennemis meurent. Si j'agite celle-ci, nos hommes morts seront ressuscités. La femme se dit : c'est bien ! Et Houffon continua : « les chiens

de fusil que tu vois là, si je les place sur les fusils, eh bien ! ils tirent et les ennemis sont défait ! ». La reine aboméenne envoia des émissaires à son père Agadja. Ce dernier réussit à trouver des queues de cheval semblables point pour point aux deux autres et à les renvoyer à sa fille.

Dè Houffon avait un oreiller où il cachait ses richesses en or et pierres précieuses. La femme réussit à percer les secrets de cet oreiller. Elle se décida à agir.

Le jour venu, elle dit à son mari : « C'est la fête des Coutumes annuelles dans ma patrie, et je voudrais m'y rendre d'ici quelques jours. »

Quand elle eût dit cela, elle commanda de moudre du maïs, elle en fit des *akassas* et y plongea les chiens de fusil qu'elle déroba dans l'arsenal de son royal mari. A peine cette femme est-elle arrivée à Abomey, que son père décida une expédition contre Savi.

Dè Houffon, averti de l'attaque, ne s'inquiète pas autrement. Il alla jeter un coup d'œil sur ces *Sossi* qui dieu merci se trouvaient semble-t-il à leur place. Mais poussant plus loin ses investigations, il alla s'assurer que les chiens de fusil étaient bien là, eux aussi. Il n'en trouva aucun. Mais qu'importe. Il comptait sur ses deux *Sossi*. Mais la femme qui fit le coup se nommait Ma Guézé. C'est le début de la phrase *Ma Guézé tcho bo e glo* : « je veux être à l'aise sans y parvenir », ceci signifie qu'elle a tout tenté pour dominer son mari sans y parvenir.

C'est Ma Guézé qui a été la cause de la chute de Savi... »

Cette version d'un événement historique fondamental pour les *Houéda*, puisqu'il entraîna la fin de leur royaume et la fuite d'un grand nombre d'entre eux vers d'autres régions, ne met pas en cause leur propre responsabilité. Il faut noter, d'ailleurs, que dans son désir de justifier la défaite par une mauvaise action de l'ennemi, la mémoire collective va jusqu'à déformer le nom de l'héroïne et lui trouve un sens logique dans le contexte de sa trahison : elle devient Ma Guézé, alors qu'elle s'appelle en réalité Naguézé, le préfixe Na étant, à Abomey, le signe nominal distinctif des princesses. Ainsi, pour les *Houéda*, ce n'est pas dans le rapport des forces entre les deux États que réside l'explication de leur chute, mais dans la ruse d'une femme qui parvint à percer les secrets de son mari et à détruire les forces occultes qui constituaient l'essence même de sa puissance royale.

Après la mort du roi Houffon, Agadja obtient une victoire complète sur le royaume de Savi en utilisant des troupes féminines (37). La conquête de cet État vaut au roi du Danhomè le surnom de *Hounyito* (ou *Hounto*), « celui qui prend le chemin des bâteaux », et le choix d'un vaisseau parmi ses emblèmes (38). Le souverain

« fit mesurer la distance entre le palais d'Abomey et le rivage avec des perches de bambou » (39) d'une longueur de cinq mètres environ. Il y aurait eu un total de 23.502 perches.

Dès lors, la puissance économique et politique du Danhomè s'accroît. Il a désormais la possibilité d'échanger directement ses « produits », surtout des esclaves, contre des marchandises importées à Ouidah par les commerçants français, anglais et portugais, en particulier des fusils. Par voie de conséquence, la prise de Ouidah (41) — en 1732 —, facilite ses desseins belliqueux, les armes servant à razzier des esclaves eux-mêmes échangés contre des armes.

Un Etat négrier

Lorsqu'Agadja meurt, à une date variant selon les auteurs — 1728, 1732 ou plus vraisemblablement 1740 (40) — il laisse un État en plein développement. Son fils Awissou devient roi sous le nom de Tegbessou, extrait d'une phrase signifiant « petite plante qui pousse en dépit des feuilles qui jonchent le sol » (42). Il est fait ainsi allusion aux contestations qui ont entouré sa prise de pouvoir, son père n'ayant pas clairement désigné le successeur au trône. Dès le début de son règne, il doit réprimer une révolte fomentée par l'un de ses frères. Cette action est symbolisée dans ses armoiries, qui comprennent un bétail et un tromblon : à l'animal, il est « aussi impossible d'arracher le collier de poils que de ravir la royauté à un monarque » ; l'objet, lui, rend hommage à l'armée au moyen d'un jeu de mots, car *agbalia*, qui signifie tromblon, est également le nom donné communément aux guerriers du roi (43).

Les conditions dans lesquelles son propre successeur prendra le pouvoir seront également difficiles. A sa mort, en 1774 ou 1775, son frère Gnansounou, devenu roi sous le nom de Kpengla, doit faire face à des cabales organisées par ses neveux. Il parvient à en triompher et inscrit sa réussite dans la devise qui lui donne son surnom » « le caillou n'a pas froid dans l'eau » (44). En revanche, son fils Agonglo monte sur le trône sans contestation, en 1789. Il tire son nom des premières syllabes de la phrase « je suis l'ananas contre lequel la foudre ne peut rien » — allusion à un accident dont il avait failli être victime (45) — et place ce fruit dans ses armoiries.

Les trois monarques ont poursuivi la même politique belliqueuse, entretenant des actions militaires avec plus ou moins de succès. Ainsi, Tegbessou tente, en vain, de briser la suprématie d'Oyo en refusant de verser le tribut annuel, mais les troupes de la grande cité *yorouba* pénètrent dans le royaume, incendient Abomey

et Cana, et imposent le respect de la convention de vassalité (46). L'agrandissement du territoire est recherché dans de multiples directions. Vers l'Est, Tegbessou parvient à battre les Zâ ; puis Kpengla s'en prend au royaume de Porto-Novo, dont il incendie le port d'Ekpe, concurrent de Ouidah pour la vente des esclaves, mais il ne peut pousser plus loin son avantage. Vers le Nord, les échecs de Tegbessou devant les *Mahi* sont partiellement vengés par Kpengla, qui conquiert quelques agglomérations grâce à l'utilisation des amazones.

Par la suite, « pour encourager ses soldats à vaincre les *Mahi*, Agonglo n'hésite pas à leur distribuer ses trop nombreuses femmes » (47) ; son initiative est couronnée de succès car Gbowèlè est prise. Vers l'Ouest, l'armée se heurte aux *Houéda*, qui opposent une résistance acharnée. La dernière campagne d'Agonglo est enfin dirigée contre les *Ouatchi*.

Toutes ces expéditions n'ont pu être menées que grâce à l'existence d'une armée puissante, à l'organisation et au développement de laquelle chacun a contribué. Si Tegbessou a rendu hommage à ses soldats en adoptant l'*agbalia* dans ses armoiries, Kpengla, pour sa part, a reçu le surnom de « fondateur de l'armée » (48) car il a fortement augmenté le nombre des guerriers. Agonglo, de son côté, dote ses troupes d'une arme nouvelle : un sabre dentelé qu'il a inventé et que l'on voit dans ses armoiries (49). Une courte allégorie dans laquelle il se compare à la veuve, l'oiseau qui a une queue plus longue que celle de tous les autres oiseaux (50), traduit sa satisfaction d'avoir accru son patrimoine.

L'armée du Danhomè apparaît comme l'une des plus redoutables de la région lorsque Pruneau de Pommegorge y réside, vers 1763 : « Cette armée n'a jamais été défaita ni même battue. Elle est regardée par les peuples voisins comme invincible, elle fait trembler tous ceux qui ont à s'en défendre » (51).

Dès lors, peut-on parler de dégradation des forces militaires, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, par rapport au règne d'Agadja (52) ? En fait, l'armée reste une institution nécessaire, celle qui assure le maintien des revenus du royaume : elle sert non seulement à la conquête territoriale mais aussi à la capture d'esclaves chez les voisins que l'on razzie sans pour autant pouvoir les annexer. Le commerce avec les Européens des forts de Ouidah reste une des ressources essentielles de l'État. Tegbessou l'a compris en instituant dans ce port un *Yovogan* (ou *Yévogan*), dignitaire chargé des relations avec les étrangers, en particulier avec les Blancs (53).

Malgré les fluctuations dues au contexte international, qui voit se ralentir le commerce triangulaire en période de conflits entre puissances européennes (54), la traite esclavagiste reste prospère.



Des milliers d'esclaves sont pris chaque année par les Danhoméens, vendus aux négriers et exportés de Ouidah vers le Nouveau Monde (55). En échange, des armes, des tissus, des alcools, de la pacotille sont importés d'Europe. Tout le monde y trouve son bénéfice ; le roi, les dignitaires, les négociants blancs et noirs.

Cependant, à la fin du XVIII^e et pendant les premières décennies du XIX^e siècle, le commerce des esclaves connaît des difficultés. Elles sont liées à l'interdiction progressive de la traite par les pays européens (entre 1803 et 1818) et à la restriction de certains débouchés américains. L'esclavage en effet, est aboli d'une part dans les anciennes colonies espagnoles et portugaises devenues indépendantes (1825-1840), et d'autre part dans les Antilles britanniques (1833) à la suite d'une importante révolte servile à la Jamaïque (56).

Certes, le commerce « honteux » se maintient clandestinement et Ouidah continue à exporter des êtres humains, mais les risques sont plus grands et les revenus moins assurés. Le royaume traverse alors une véritable crise économique doublée, sur le plan intérieur, d'un malaise politique.

En effet, le roi Agonglo, dont le règne avait été marqué par des réformes relativement libérales (57), meurt assassiné en 1797. Le nouveau roi Adandozan prend un nom menaçant : « l'homme en colère étend sa natte et personne ne peut la rouler » (58). Il tente, en vain, de surmonter la crise en développant les activités économiques pacifiques, de préférence à la guerre, et en employant les esclaves dans des plantations plutôt que de les vendre. Mais ses efforts sont annihilés car de mauvaises récoltes provoquent une famine prolongée et des catastrophes naturelles se succèdent en 1809 et 1810. En outre, les expéditions militaires qu'il organise contre les *Mahi* et quelques agglomérations *yoruba* se révèlent peu fructueuses.

Sa volonté de transformer l'économie du pays se double du désir de modifier certains rites, en particulier les sacrifices humains opérés pendant la fête des Coutumes. Elle a pour objet d'honorer les souverains défunt, surtout le prédécesseur du roi régnant, et de leur adresser des requêtes par l'intermédiaire de messagers — des esclaves capturés à la guerre — qui sont immolés publiquement. Adandozan estime qu'il serait plus efficace de leur envoyer ses propres enfants ou des princes qui réussiraient mieux dans leur entreprise que des étrangers... Il propose donc sa sœur puis, plus tard, deux de ses frères, « pour conduire la délégation des victimes auprès d'Agonglo » (59). Ils seront sauvés in extremis par l'intervention de leur aîné, mais la menace continuera à planer.

Toutes les forces sociales que sa politique mécontente, qui jugent « ses idées révolutionnaires (...) trop dangereuses pour les bases idéologiques du royaume » (60), profitent de sa cruauté et de

ses faiblesses pour l'accuser de violer les lois du royaume. En effet, disent ses adversaires, il fait éventrer des femmes enceintes, se battre des vieillards, livrer des Danhoméens à des hyènes affamées ; il s'enivre fréquemment, a des mœurs dissolues... Est-il digne de gouverner ?

Les dignitaires, les chefs de guerre, ceux qui tirent des revenus substantiels du commerce des esclaves mettent leurs espoirs dans le prince Gakpé, dont la mère a été enlevée et vendue comme captive sur l'ordre d'Adandozan. Le prince bénéficie d'une large audience dans l'armée, dont le roi lui a laissé conduire toutes les opérations militaires. De plus, il a le soutien du riche marchand négrier Francisco Félix de Souza, surnommé Chacha, un Portugais venu du Brésil, installé à Ouidah. Il l'a fait évader de la prison dans laquelle le monarque l'avait fait enfermer, peut-être pour pouvoir lui confisquer tous ses biens.

La conjonction de ces intérêts aboutit à une révolution de palais : Adandozan est déposé, on lui enlève les sandales brodées de Ouegbadjia, que Gakpé chausse, recevant symboliquement la légitimité du pouvoir. L'ancien monarque, redevenu un prince parmi les autres, est mis en résidence surveillée ; ses enfants sont dispersés, les uns exilés, les autres vendus comme esclaves et expatriés au-delà des mers (61).

L'apogée du Danhomè

Désormais, Gakpé, sous le nom de Gézo, va effectuer un des plus longs règnes de l'histoire du Danhomè puisque, intrônisé en 1818, il ne mourra qu'en 1858. Son nom est tiré d'une phrase : « l'oiseau cardinal ressemble au feu, mais il ne peut allumer la brousse », allégorie montrant que le règne de son prédécesseur ne l'a pas empêché de prendre le pouvoir (62).

Toutes les traditions orales d'Abomey justifient l'avènement de Gézo. Elles s'attachent à en démontrer le bien-fondé et l'on peut se demander dans quelle mesure elles n'ont pas accentué les côtés néfastes du comportement d'Adandozan pour valoriser son successeur et asseoir sa légitimité. Ne lui a-t-on pas prêté plus de méfaits qu'il n'en avait réalisés ? Personne n'était là pour prendre le contre-pied de sa légende...

Sous Gézo, le Danhomè atteint son apogée. Le monarque entreprend une véritable « rénovation » du pays (63). Au point de vue économique, il parvient à ajouter aux anciennes sources de revenus, provenant de la traite esclavagiste, qui tendent à se dégrader, celles provenant de nouveaux échanges basés sur la production des huiles et des amandes de palme. Ainsi se réalise le développement des activités agricoles qu'avait préconisé Adandozan.

Désormais, les esclaves razziés dans les pays voisins sont destinés le plus souvent à aller travailler dans les plantations. Une partie de moins en moins importante est conduite à Ouidah pour y être exportée vers l'Amérique. Un certain nombre d'entre eux sont cependant toujours immolés pendant les Coutumes annuelles, car ni Gézo, ni ses successeurs Glèlè et Béhanzin, ne s'attaquent aux fondements spirituels du royaume.

La fête des Coutumes reste un élément essentiel de la vie sociale du Danhomè où s'affirme la cohésion du peuple et de la dynastie, scellée par les sacrifices humains que le souverain préside, selon des rites traditionnels décrits par de nombreux témoins européens (64), en particulier Foa, auquel nous empruntons ce récit : « Monté sur une estrade d'où il domine une foule nombreuse venue à Abomey pour l'occasion, le roi se tourne vers les victimes. Il s'adresse alors à l'un des condamnés, d'une voix claire et intelligible, pour que tout le monde l'entende :

« Tu vas voir tous mes ancêtres dans l'autre vie, tu chercheras mon honoré père ; tu te prosterneras devant lui pour moi et en mon nom ; tu te couvriras la tête de terre. Tu lui diras que je t'envoie, cette année, lui porter des nouvelles de ce qui se passe ici. Dis-lui que son fils le vénère, l'admire toujours ; qu'il se souvient avec orgueil de ses grandes victoires, de ses triomphes éclatants, des conseils qu'il lui a donnés et des leçons qu'il a reçues.

Dis-lui que son fils respectueux s'informe de sa santé, que lui et tout son peuple le regrettent et qu'ils espèrent le voir heureux dans l'autre vie.

Annonce-lui la dernière victoire, les nombreux prisonniers et l'immense butin qui ont été rapportés, et combien de têtes ornèrent, au retour, les rues de la capitale.

Fais-lui savoir que tout prospère dans son royaume, et que son fils fera respecter tant qu'il vivra le prestige et la gloire du Dahomey.

As-tu compris ?

Va, que Dieu et le fétiche t'accompagnent !

Voilà les cauris et le tafia nécessaires au voyage. Va ! »

« En même temps qu'il prononce les derniers mots, le monarque touche l'émissaire du bout des doigts. A ce signal, le prisonnier est culbuté et précipité au bas de l'estrade où il arrive tout étourdi. Il est alors saisi et décapité d'un seul coup au-dessus d'un grand bassin dans lequel son sang coule. Sa tête est posée au bas de l'estrade où se tient le souverain. Celui-ci demande alors à un autre esclave :

« As-tu entendu le message que j'ai délivré à ton compagnon ? »

et sans attendre sa réponse, il « le fait partir ». La scène se renouvelle jusqu'à ce qu'ait disparu le dernier des suppliciés » (65).

Si les Coutumes paraissent avant tout répondre à des préoccupations religieuses, elles sont également l'occasion, pour le roi, de redistribuer au peuple une partie des richesses accumulées. Leur fonction socio-économique, comme l'a démontré Catherine Coquery-Vidrovitch, est indéniable (66).

Les expéditions militaires, à partir du règne de Gézo, deviennent plus que jamais nécessaires pour assurer la puissance danhoméenne, pour se procurer des esclaves, agrandir le royaume, s'affranchir de l'emprise d'Oyo. Il faut donc une armée forte. Une grande réorganisation militaire est entreprise. C'est l'une des premières tâches que le souverain accomplit lors de son avènement, une attention particulière étant accordée aux troupes féminines. Désormais, l'histoire du pays ne peut être évoquée sans qu'y soit mêlée celle des amazones...

Lorsque Gézo meurt, en 1858, il laisse un État prospère. La cohésion nationale, autour de la dynastie, est plus forte que jamais. L'idéologie qui a permis de renforcer l'unité du peuple danhoméen est symbolisée par la jarre trouée, devenue l'un de ses emblèmes : si chaque danhoméen y met un doigt, l'eau ne pourra s'en écouter.

Son fils Glèlè, monté sur le trône en 1858, tire son nom de la phrase allégorique « on ne peut soulever un champ ». Elle traduit son mépris pour les attaques qu'il avait subies lorsqu'il était prince-héritier, et sa confiance dans sa force nouvelle (67). Il poursuit la politique de son père, à laquelle il veut donner plus d'éclat encore : La lumière de la lune éclaire ; celle du fils de Ghézô jette sa clarté sur tout » (68). Sous son règne, les échanges commerciaux se développent avec de nombreux pays européens. Les Anglais, les Portugais, les Allemands fréquentent Ouidah, tout comme les Français. Ces derniers s'installent d'ailleurs à Cotonou. Les limites du royaume sont encore agrandies. Les expéditions militaires, organisées chaque année, rythment la vie du royaume.

Mais l'expansion du Danhomè est arrêtée par la conquête française. Béhanzin, qui succède à Glèlè à la fin de 1889, tentera en vain de sauvegarder l'indépendance de son pays.

ANNEXE II

Les sources de l'Histoire du Danhomè

Les indications données par les sources orales sur les origines et la fondation du Danhomè sont surtout symboliques. Pourtant, aucune étude sérieuse de ce royaume — comme de tout État africain — ne peut être menée sans recourir aux traditions orales, prises dans le sens le plus large du terme, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances transmises verbalement (1). Les *Fon* du Danhomè, comme la plupart des populations négro-africaines, ne possédaient pas d'écriture bien qu'ils eussent un système de notation, en particulier pour le calendrier et pour les relevés de comptes (2). Des dépositaires de la tradition orale existaient à différents niveaux de la société. Les chefs de famille, de village, de lignage étaient autant de gardiens de l'histoire du groupe dont ils avaient chacun la responsabilité : ils l'avaient reçue de leurs devanciers et la transmettraient à leurs successeurs. A l'échelon de la royauté, cette fonction était dévolue à un spécialiste, le *kpanligan*, qui devait à la fois conserver et diffuser l'histoire de la dynastie (3). Aucun détenteur de la tradition ne pouvait la modifier. Bien plus, dans le cas du *Kpanligan*, toute erreur ou omission était sanctionnée par des peines pouvant aller jusqu'à la mort (4). Pour ces raisons, la transmission verbale des récits traditionnels n'est pas moins fiable que leur conservation écrite.

En revanche, d'autres types de sources, qui n'ont pas été fixées rituellement, sont moins sûres. Ainsi en va-t-il des témoignages indirects, lorsque leur auteur a disparu et que ses proches ou ses descendants se souviennent de ce qu'ils ont entendu. Cependant, même si la véracité des faits évoqués — qui peuvent avoir été modifiés — est parfois sujette à contestation, il n'en demeure pas moins que de telles informations traduisent une mentalité, une opinion et sont significatives d'un comportement.

Les sources orales du Danhomè concernent avant tout la dynastie régnante, qui avait réussi, très tôt, à identifier l'histoire du peuple *fon* à la sienne. L'idée que la connaissance bien orientée du passé était garante de la cohésion du royaume semble avoir été un principe de gouvernement pour les souverains d'Abomey.